

En se penchant sur le passé !

Autor(en): **Monnet, Louis / Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **87 (1960)**

Heft 12

PDF erstellt am: **14.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-232046>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En se penchant sur le passé!

Extrait d'une brochure de Louis Monnet, fondateur du Conteur vaudois, intitulée : Au bon vieux temps des diligences.

Vous parlerai-je maintenant de la circulation dans les rues de Lausanne, la nuit, de leur éclairage, au commencement du 19^e siècle et beaucoup plus tard encore ? Il me suffira, pour vous en donner une idée, de vous lire une lettre adressée à la Gazette de Lausanne, le 13 juillet 1804. La voici :

« Monsieur le rédacteur,

» Je suis étranger, et après avoir parcouru en admirateur votre charmant pays, je passai quelques jours dans sa capitale. Mardi dernier, vers les dix heures du soir, revenant d'une campagne voisine, par une nuit des plus noires, je fus accueilli par une averse terrible qui me détrempa bientôt comme une éponge. Entré en ville, j'y trouvai, à mon grand étonnement, une obscurité telle que je fus obligé de marcher à tâtons comme un aveugle.

» A peine ai-je fait quelques pas, que je vais donner du creux de l'estomac dans une flèche de char qui m'arrête la respiration. J'avais avec peine pour gagner mon auberge, à la suite de ce coup douloureux, lorsque, m'achoppant sur des pièces de bois, je tombai de tout mon long sur le pavé, d'où je me relevai avec des meurtrissures.

» A cent pas de là, comme je me serrais tant que je pouvais le long des maisons, pour éviter les gouttières, je vais heurter du visage contre un contrevent qui me fit voir mille étoiles. J'en fus heureusement quitte pour une balafre au-dessus de l'œil.

» Rentrant dans mon auberge, mouillé, meurtri, avec un œil poché, déplorant ma mésaventure et pestant contre l'obscurité qui en était la cause :

» — Comment se fait-il, dis-je à mon hôte, que dans la capitale d'un aussi beau pays, un étranger soit exposé à se rompre le cou, de nuit, au milieu de vos rues, faute de réverbères, tandis qu'il n'est presque plus de bicoque en Europe, qui n'en ait aujourd'hui ?

» — Vous êtes dans l'erreur, Monsieur, me répondit-il, notre ville est aussi bien éclairée que les autres, mais vous êtes arrivé dans un mauvais moment. Ce n'est pas à la nuit qu'on regarde chez nous, mais à la lune et à l'économie. Pendant les douze ou quinze jours que la lune éclaire, ou qu'elle est censée éclairer avant minuit, ce qui revient au même, on n'allume pas les réverbères, parce que ce serait une dépense inutile. Et comme elle s'est renouvelée avant hier, quoiqu'elle n'ait paru qu'une heure à l'horizon, c'est ce qui est la cause que vous n'avez pas trouvé les rues illuminées.

» — Ce qui ne devrait pas avoir lieu, lui dis-je, lorsque le temps est obscur comme ce soir.

» — N'importe, Monsieur, ajouta l'aubergiste en me tournant le dos, ce n'est pas la faute de la police si la

lune n'éclaire pas quand elle doit éclairer. »

Pour copie conforme :

Jean des Sapins.

FEMMES DE CHEZ NOUS

La femme de lessive

Autrefois, au village, on disait « la lessiveuse ». Mais le dictionnaire a fait du mot une machine, et cette femme-là est mieux qu'une machine, ah oui ! Elle ne se rouille pas, elle est toujours prête quand on a besoin d'elle, elle ne se grippe pas, mais peut-être qu'elle s'use à la longue.

Elle s'appelle Lina et demeure au bout du village, de bise. Appréciée des paysannes, redoutée des gamins, c'est un personnage important. Maman lui parlait avec une certaine déférence, comme à l'instituteur, presque comme au pasteur.

Nous aimions regarder Lina qui se préparait. Elle remontait d'abord sa lourde jupe et la troussait à la ceinture d'un nœud qui ne se défaisait pas de la journée. Puis elle mettait un tablier de serpillière qui n'était qu'un sac pourvu de deux attaches... et hardi la danse !

Dans la vieille cuisine, inutilisée habituellement, la grande tine ronronnait de son lissu bouillant.

Lina, d'un grand bâton sortait le linge et en emplissait une seille qu'elle emportait à la fontaine.

C'est beau la lessive. La femme empoignait une chemise, la roulait, la déroulait sur la planche, savonnait vivement, la plongeait dans l'eau qui blanchissait peu à peu. Puis, d'un geste rapide, lançait son linge dans le grand bassin clair où le goulot renouvelait l'eau à mesure. Venaient les draps, c'était le grand jeu. L'eau jaillissait

alors de côtés et d'autres, jusque dans les socques de la travailleuse, parce que Lina mettait toujours des socques pour aller à la fontaine. A dix heures, on lui apportait du thé, du pain et du fromage. Elle s'asseyait un moment au bord du bassin, causait un peu, taquinait le gros Louis qui passait debout sur son char de fumier, tenant les rênes. Et nous ne nous lassions pas de regarder ses mains : gercées par l'eau qui les rendait molles et presque blanches.

Dans le pré fraîchement fauché, le cordeau est tendu d'un pommier à l'autre. C'est tout un art d'étendre la lessive. Mais Lina s'y connaît.

Et tout cela claquait au vent, les draps se balançaient et les enfants étaient chargés de surveiller les perches qui mettaient parfois quelque malice à glisser le long du cordeau.

A la fontaine la femme frottait à la brosse les seilles de bois, d'un bâton soigneux poursuivait dans le bassin quelque mouchoir oublié, enlevait le fleurier qui avait protégé le linge, et redressait finalement un dos fatigué.

Elle empochait alors le prix de sa dure journée, soupait à l'angle de la table de la cuisine. Puis s'en allait d'un pas lourd. Et nous ne pouvions nous lasser de regarder encore ses mains enflées comme piquées de petits trous.

Brigitte.

Une revue folklorique comme la nôtre, pour devenir bien vivante sur le plan romand, a besoin de la collaboration de tous.